Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

50 | 2015
Varia

Colas Duflo, Diderot. Du matérialisme à la politique,
Paris, CNRS Éditions, 2013, 232 p. isbn
978-2-271-07658-8

Pierre Chartier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5257>

DOI : 10.4000/rde.5257

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2015

Pagination : 385-390

ISBN : 978-2-9520898-8-3

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Pierre Chartier, « Colas Duflo, Diderot. Du matérialisme à la politique, Paris, CNRS Éditions, 2013, 232 p. isbn 978-2-271-07658-8 », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 50 | 2015, mis en ligne le 29 novembre 2015, consulté le 31 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5257> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5257>

Propriété intellectuelle

Colas DUFLO, *Diderot. Du matérialisme à la politique*, Paris, CNRS Éditions, 2013, 232 p. ISBN 978-2-271-07658-8.

Rassemblant quelques articles disparates, certains auteurs constituent un jour des ouvrages qui ne tiennent, comme on disait au XVIII^e siècle, que par la grâce de la reliure. *Diderot Du matérialisme à la politique* est tout autre chose : un jalon dans un parcours, que signale le titre, proposant une série d'essais distincts mais liés par un même questionnement. Pour partie déjà publiés, pour une plus large part inédits, ils portent sur l'une des questions importantes, sinon la question majeure de la critique diderotiste contemporaine. Une juste relation unit en effet la disposition de ce livre et son propos : l'hypothèse, reprise de diverses manières, de la *cohérence non systématique* de la pensée de Diderot, philosophe matérialiste conséquent, d'une subtile originalité.

Ceux qui sont éloignés de cette hypothèse comme ceux, de plus en plus nombreux, qui s'en approchent devraient être sensibles à ce qu'apporte la démarche de Colas Duflo. Elle témoigne des mêmes qualités de clarté, de simplicité informée et d'efficacité démonstrative qui avaient plu dans sa thèse parue en 2003, *Diderot philosophe*. Mais le recueil de 2013 manifeste, à mon sens, une heureuse évolution. *Diderot philosophe* déclinait dans une longue introduction tout ce qui fait de Diderot un grand écrivain ironiste et un penseur dialogique hors pair, suivi d'un propos en trois parties positives, objet de l'exposé : le Vrai, le Beau et le Bien. À ce prix sans doute l'anthropologie matérialiste de Diderot pouvait être dessinée avec netteté. Concession habile à l'exercice académique, ou aux dépréciateurs, encore nombreux parmi les philosophes de métier, d'un « frère Platon » incorrigiblement digressif, voire « littéraire » ? Ou cadre global, à reprendre ensuite et retravailler ?

Ici, sous la plume du chercheur confirmé, foin de toute disjonction forme-fond. C'est leur union indivisible, analysable au cas par cas, qui prévaut et confirme les résultats de la thèse en précisant encore l'explicitation du matérialisme de Diderot (partie I), en ouvrant d'autres pistes sur ses dernières positions politiques (partie II) et plus globalement sur son usage de l'exercice philosophique (partie III). Ce projet-là est rendu possible par l'attention que Colas Duflo accorde aux apports de l'érudition récente. À la suite des grandes sommes déjà classiques, notamment sur l'*Encyclopédie*, qu'il salue mais dont il critique discrètement certains aspects, il s'appuie sur les progrès de la recherche d'avant-hier et d'hier (citons Roselyne Rey sur la médecine « vitaliste » ainsi que le groupe de travail qu'il a lui-même animé sur *Le Rêve de D'Alembert*, dont nous avons rendu compte dans RDE) ; il s'appuie aussi sur les travaux d'hier et d'aujourd'hui, ceux par exemple que Jean-Claude Bourdin ou Annie Ibrahim consacrent au matérialisme au dix-huitième siècle, ou bien ceux que Jean-Michel Racault a menés sur les utopies classiques, ou plus encore ceux de Georges Dulac concernant les textes pour Catherine II, sans

oublier Antony Strugnelli et Gianluigi Goggi à propos de l'*Histoire des deux Indes*... On ajoutera même les références à Bertrand Binoche lecteur de Montesquieu, en perspective à la fin du recueil.

Chacun des onze moments successifs s'appuie donc sur une relecture informée de Diderot, notamment l'auteur des articles pour l'*Encyclopédie* et celui des textes tardifs qui ont au cours des dernières décennies renouvelé notre connaissance de l'œuvre. Ainsi les *Observations sur Hemsterrhuis*, qui n'étaient pas destinées par Diderot à la publication, dessinent encore plus nettement les positions anti-finalistes et anti-idéalistes de leur rédacteur. De même sont mis à contribution les *Éléments de physiologie*, où l'on retrouve parmi tant de notations d'un grand intérêt la journée à la fois faite de banalités mécaniques et habitée de sublimes pensées du géomètre D'Alembert qui se croit libre et vit le plus clair de son temps comme une marionnette... Autre exemple, la relecture du *Supplément au Voyage de Bougainville* permet de relancer telle analyse de Georges Benrekassa sur l'impossible traduction d'une langue à l'autre du discours du Vieillard ; l'in vraisemblance même, affichée et commentée, du passage par une fiction langagière y vaut instruction philosophique.

La réflexion sur ces exemples considérés de près met en évidence le trouble que, par son usage d'une forme de doute dont il ne s'est jamais départi, Diderot, exploitant avec une constante prudence méthodologique ses « hardies » conjectures philosophiques, apporte à son lecteur, non pour le perdre mais pour l'inviter à rechercher une vérité plus précieuse. Cela est également évident dans l'article portant sur un « moment utopique » de l'*Histoire des deux Indes*, fine analyse de la « fable du Bisnapore » qui, à partir de deux références anglaises et de la traduction en français de Bergier, sans oublier l'intervention de Voltaire, dégage au fil des éditions des « étages narratifs », celui de « Raynal », mais où Diderot peut être inclus, puis celui de « Diderot »... Impressionné, le lecteur apprécie et Diderot et son exégète.

Le recueil se poursuit sans hiatus par une série de réflexions sur la philosophie par temps de censure et de clandestinité. C'était le quotidien du travail de Diderot, qu'on ne saurait oublier. S'il s'est refusé à vainement réclamer la suppression de la censure politico-religieuse qui le contraignait à un quasi silence sur les grands sujets et à beaucoup de ruses d'exposition dans ses publications autorisées, il s'est attaché à utiliser contre elle des arguments économiques (*Lettre sur le commerce de la librairie*), ou à la déconsidérer avec humour. Comment déjouer un exercice de pouvoir qui garde jalousement pour lui le détail de ses condamnations ? – Par la publicité des avis des censeurs qui, accompagnés de débats, ne laisseraient pas d'être instructifs, sinon, n'est-ce pas, persuasifs... Dans un autre registre, comment dire à Catherine, à qui il doit son aisance financière à partir de 1765, qu'il y a pire qu'un bon despote, endormeur du peuple : deux bons despotes successifs ? Et comment alors donner tout son sens à la statue monumentale que Falconet, par lui envoyé en Russie,

édifie de Pierre le Grand, emblème du bon législateur, alors que la tsarine renonce à réformer son immense empire selon les vues « philosophiques », c'est-à-dire à y instaurer un régime représentatif ? – Au moyen, notamment, d'un très curieux discours que l'autocrate, au sein des *Mélanges pour Catherine II*, adresse à son fils sur le bloc de marbre destiné à devenir, tsar après tsar et coup de maillet après coup de maillet, la fameuse statue du souverain modèle : autant dire un modèle de sortie de l'informe « minorité » despotique...

Comment enfin, pour Diderot, lire en Philosophe sa propre actualité politique ? Ce dernier article, portant sur la longue, redoutable et passionnante question des Parlements, n'est pas moins remarquable. Colas Duflo montre qu'à la fin de sa vie Diderot se rapproche de la manière de Montesquieu pour analyser *in situ* les forces en présence, en fonction des enjeux et des initiatives du moment (par exemple celles de Maupeou) et en tenant compte des traits caractéristiques de la monarchie à la française. L'exploitation de la pénétrante lettre à la princesse Dashkoff de 1771 met très bien en valeur la capacité du Philosophe, par ailleurs bouillant défenseur des Hottentots et autres colonisés qu'il exhorte éloquentement à la révolte, à tenir compte, dans nos contrées, de la réalité historique des « mœurs » sans se voiler ses contradictions, y compris ses indiscutables aberrations.

Cela nous reconduit au propos général. Quelle « homologie » peut-on établir entre le discours matérialiste de Diderot, qui consiste à simplifier génialement les obscures et hasardeuses déductions idéalistes, et son discours politique ? L'un et l'autre, dit Colas Duflo, ne se paient pas de mots ; ils élaguent, ils simplifient ; ils éclairent. Nous sommes loin du « bavard Diderot », de l'extraverti incorrigible, du discoureur jargonnant pétri de naïve ou pathétique suffisance ! Quelle est donc, aux antipodes de tout bavardage psychologue, la manière propre du Philosophe ? Une propédeutique pour soi et pour autrui, qui sait distinguer les mots et les choses, et qui pratique des « bougés » aussi troublants qu'incitateurs. La mise en cause réitérée de la liberté métaphysique (le libre-arbitre), ou l'approche de plus en plus élaborée du « moi multiple » que nous sommes tous (par le biais de l'horloge, puis de la serinette et de ses cordes vibrantes, puis de l'araignée et de ses fils, puis de l'essaim d'abeilles repris de Maupertuis et La Mettrie), ou bien encore la critique non moins constante de la question de la volonté si mal posée par le post-cartésianisme : tout cela consonne avec ses propos sur la liberté politique (la résistance au despote). Sur toutes ces questions, en effet, Diderot ne privilégie pas des concepts « purs », en fait « vides de sens », enchâssés dans des systèmes abstraitement déduits, mais il use d'autres outils : des expériences de pensée, des personnages conceptuels (« Saunderson », « D'Alembert », l'Otaïtien « Orou ») et, si l'on peut oser cette expression, les « images conceptuelles » étonnantes (on en a eu quelques exemples) qui s'épanouissent dans des fables « philosophiques » à goûter et à décoder.

Il s'adresse par là à chaque lecteur en son actualité participante, surtout, censure oblige, à ceux qui composent sa postérité espérée. Loin de tenter de rassurer à bon compte ces lecteurs du futur jamais oubliés (comme le montre par exemple telle lettre à Falconet de 1765, reprise dans *Le Pour et le contre*), il entend éveiller leurs propres interrogations qui, en écho aux siennes, puissent aménager des « voies » jusqu'alors obstruées par le dogmatisme et permettent de « changer la façon commune de penser », écho aux professions de foi qu'il osait déjà proclamer au début des années cinquante dans ses articles phares de l'*Encyclopédie*. Il s'agit bien de « rendre la philosophie populaire », au sens le plus noble du terme. Colas Duflo a raison de signaler que *Jacques le fataliste* n'est pas d'un bois différent. La cohérence « anti-métaphysique » de Diderot se manifeste très largement dans son œuvre, souvent avec le même sourire et toujours la même exigence. Telles sont, rapidement évoquées, les « hypothèses » explorées avec brio et précision par l'ouvrage de Colas Duflo.

En ce qui me concerne, par delà bien des points d'accord, j'exprimerai une divergence dont j'ai eu ces dernières années l'occasion d'exposer les motifs. Elle porte sur l'un des présupposés de méthode revendiqués d'entrée : ne pas prétendre « en savoir plus que l'auteur », ne pas considérer « les problèmes de lecture » comme des défaillances d'écriture mais comme des « problèmes posés à la lecture », préférer l'hypothèse, chez l'auteur, d'un choix « délibéré » à celle d'une faiblesse, bref lui faire crédit. L'exemple retenu concerne l'une des plus célèbres « bévues » de *La Religieuse* (la lettre de la mère dite par elle, sur la feuille même où elle l'écrit, déjà expédiée la veille), réinterprétée dans la préface du recueil comme une plaisanterie locale du Philosophe destinée à faire rire ses amis « conjurés » au sein d'une situation des plus dramatiques. Je pense pour ma part qu'il s'agit là plutôt d'un *lapsus* – écart non délibéré dont l'ironie relève des trouvailles déconcertantes mais éclairantes de la plume. C'est toujours une affaire d'écriture-lecture ; en cette occasion qui, après coup, a pu faire rire ses lecteurs, Diderot, contre et avec lui-même, éprouve leur questionnement.

Sans entrer dans le détail de la terrible crise personnelle de 1759-1761, rappelons qu'après la mystification privée par lettres de Croismare, en 1759, Diderot rédige l'année suivante, pour soi et au féminin singulier, un roman participant de l'entreprise douloureuse d'auto-affirmation et d'auto-justification (son théâtre) où il s'est engagé face aux attaques de ses ennemis. Cette attitude était peu compatible avec le persiflage à l'œuvre dès *Les Bijoux indiscrets* et l'*Encyclopédie* et si bien redéployé ensuite dans les *Salons* et les contes. Serait-ce donc une question de tonalité ou de « forme » littéraire ? L'« explication » épinglée par Colas Duflo, selon laquelle Diderot, admirateur perspicace de Richardson en 1761, « manie assez mal le genre épistolaire » (Laurent Versini), est certes des plus maladroites. Mais il ne faut pas la rejeter sans appel. Je la formulerais autrement.

Au sein de ses manières diverses, si virtuoses, de faire valoir les ressources de la première personne, la fable épistolaire déployée de soi est celle dont il n'a guère usé et, quand il l'a fait (dans *La Religieuse*), c'est de manière très étrange, admirable mais en un sens intenable : il ne s'y est pas tenu. Tout comme, à la même date, ses deux drames domestiques auto-valorisants (accompagnés eux aussi de *l'extérieur* par de vastes commentaires critico-théoriques), il abandonne ce mode d'expression dès le début de la décennie soixante. *La Religieuse*, satire impubliable, nous permet de comprendre le sens de cette décision, relevant de la mise en œuvre étonnante du temps et du savoir du sujet dans le récit de Suzanne, toujours surdéterminé, au pur présent de l'énonciation, par l'obsédante présence de son corps martyrisé. Cette pitoyable image d'un corps propre supplicié par le désamour et le fanatisme n'est pas « déplacée » par des décrochages et par des relais réflexifs capables, à *l'intérieur* de la fiction cette fois, d'« orienter-dérouter » le lecteur pris à témoin, pour engager avec lui un dialogue destiné à désamorcer une telle fascination du désastre.

Au fil du propos si « lisse » de la narratrice à laquelle l'auteur s'identifie sans recul dans sa longue lettre romanesque, l'absence d'intermédiaire réfléchissant pourrait être la raison des lapsus du roman (ce n'est pas le seul), « sauts » logico-temporels incoercibles, fort semblables à la méconnaissance, maintenue jusqu'au bout contre toute vraisemblance par le sujet supposé écrire après coup, du saphisme peu à peu révélé au lecteur de la troisième Mère supérieure. Ce pourrait être aussi *a contrario*, dans le *Neveu de Rameau*, la raison de l'extraordinaire justesse « comique » des pantomimes de *Lui*, misérable parasite et artiste « chaud » : des représentations parodiques à valeur universelle, jouées à et pour *Moi*, officieux lieutenant, qui les décrit et les commente à loisir pour ses lecteurs à venir, toujours au pur présent de l'écriture... Là, en grand écrivain, Diderot trouve sa manière la plus saisissante, nullement incompatible, bien au contraire, avec sa pratique philosophique de l'écart heuristique aussi dérangeant que révélateur.

L'idée si pertinente de la *cohérence non systématique* de la pensée de Diderot doit-elle ainsi se limiter à la réalisation d'intentions intellectuelles explicites ? Couvre-t-elle la totalité de son œuvre ? Doit-elle surtout éviter l'hypothèse, formulée à partir de la fin de la décennie soixante par Diderot, des modalités paradoxales – un contrôle artistique de l'immaîtrisable – propres à l'énonciation philosophique de fiction, qu'il articule, sous le nom de *Paradoxe sur le comédien*, au paradoxe de la sensibilité universelle ? *Le Rêve de D'Alembert*, nous le savons, est le lieu explicite de cette articulation. Saisi par l'étrangeté infiniment différenciée du monde, Diderot la juge soumise à un ordre nécessaire bien que très complexe, en écho à la bizarrerie parfois « monstrueuse » de nos cœurs, non moins contrainte et inexplicable. Avec un intérêt passionné, il prend en compte l'ensemble de ces phénomènes, les uns élucidés par la raison expérimen-

tale, d'autres plus obscurs, susceptibles de l'être un jour. A-t-il tort ? a-t-il raison ? Au lecteur, qu'il aide à penser, de prendre le relais...

Cette ébauche d'argumentaire, dont il faut renvoyer la suite à d'autres lieux, veut témoigner du grand intérêt que suscite à mon sens l'ouvrage de Colas Duflo, si convaincant dans l'espace des textes qu'il contribue à élargir. Faisant à juste titre crédit à Diderot philosophe et écrivain, Colas Duflo propose des analyses qui mettent à mal nombre d'opinions reçues, tout en ouvrant à la recherche contemporaine le champ d'une féconde discussion, éventuellement contradictoire.

Pierre CHARTIER

Fumie KAWAMURA, *Diderot et la chimie. Science, pensée et écriture*, Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », 2014, 585 p. ISBN 978-2-8124-1792-4.

Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat soutenu en 2009, prend pour objet un thème qui gagne de l'ampleur dans les études sur Diderot et, plus largement, sur les philosophes du XVIII^e siècle : la chimie. À la suite d'autres travaux, Fumie Kawamura examine l'usage que Diderot fait de la chimie tout comme la manière dont des analogies et des images chimiques éclairent l'œuvre diderotienne. La force de l'approche choisie est le refus de séparer des registres qui, chez Diderot encore plus que pour d'autres auteurs du XVIII^e siècle, ne sont pas dissociables : la réflexion épistémologique, la méditation philosophique, l'élaboration d'images voire la rêverie. Le sous-titre de l'ouvrage, « Science, pensée et écriture », indique un parti pris assumé ensuite par le livre : pour aborder un lieu transversal comme la fermentation, centre de l'étude, il faut articuler les analyses philosophiques, scientifiques et littéraires.

Fumie Kawamura construit son propos en commençant par la chimie comme modèle épistémologique pour s'intéresser ensuite à la fermentation comme modèle de la pensée analogique puis comme dispositif d'interaction dans le dialogue. Le pari est donc de passer d'une réflexion épistémologique sur une science et l'un de ses concepts importants (la fermentation) à des lieux où la chimie devient davantage un modèle d'écriture et de construction du discours. Je tiens à saluer cette démarche car elle seule permet de prendre acte de l'importance de la chimie chez Diderot et d'éviter sa réduction à une source commode d'images plus ou moins détachées de la pratique et de la théorie chimiques savantes. Le choix de la fermentation se révèle particulièrement judicieux car, comme le montre Fumie Kawamura, elle traverse différents enjeux de l'œuvre diderotienne et, surtout, éclaire le travail de sa pensée. Comme d'autres travaux l'avaient déjà montré, Diderot ne se contente pas d'utiliser la chimie, il pense avec elle. L'originalité du travail de Fumie Kawamura me